

MICHEL CLIQUET

LE DEVOIR D'INQUIÉTUDE



*“Pas d’affrontement dans mon œuvre
C’est une œuvre frileuse
Peureuse comme moi (...)
Rangez-moi avec les musiciens
Les outardes
Les innocents
Les contemplatifs
Toute ma vie loin de la foule
Mais aussi toute ma vie
Seul en face d’elle
À défaire des nœuds”*

Félix Leclerc

marcher
encore et encore
jusqu'au bout de mon être

marcher
jusqu'à épuiser tous les sens
jusqu'à éteindre la douleur
sans plus rien voir ni rien entendre
que la supplique du cœur haletant
compagnon des derniers jours
du dernier instant

marcher
me redire le temps présent
vaincre le souvenir
sans nul désir réitérer le pas à franchir
oublier les espaces accomplis
laisser derrière soi l'inerte passé
comme un galet de granit au lit de la rivière
ne voir que l'à-venir
la vie
ne vouloir que l'horizon
derrière les brumes

marcher
en sachant le soleil
posséder la lumière en-deçà des paupières
avec dans les yeux clos
votre image
votre regard
votre souffle immanent

intemporel
immatériel
votre haleine de vie

marcher
outré les brises
les brèches
les rancœurs
dans l'au-delà d'amour
trouver en mon corps l'unique tendresse
en mon cœur l'ultime force de vouloir
encore un pas

marcher
vers nulle part
si ce n'est vers moi-même
poursuivre le chemin
la voie libératrice
l'étoile
car je suis tout cela et davantage encore

aucun obstacle
aucune force
aucun être
n'arrêtera mon élan
ma fuite
mon calvaire
ma rédemption
ma victoire

car je suis moi
je suis vous
vous êtes en moi et me nommez
vous me nourrissez
vous m'apaisez
vous êtes ma vie
vous êtes mon amour
vous êtes ma transcendance

marcher encore
marcher...

•

ma bouche est froide
comme jardin clos sous la neige au solstice
ma langue s'emmitoufle
en veuve sans chagrin

sous la chape des vêpres
ma lèvre tremble
orpheline en son velours dominical dans la bise
hivernale

devant moi s'étend le plus illusoire des univers
en amas de galaxies
dont l'œil ne perçoit plus que reflets de souvenir
de tous ceux-là
qui n'étaient déjà plus avant que ce monde fût

j'entends geindre les âmes
venues des espaces encore visibles
et néanmoins depuis longtemps anéantis
mémoire des au-delà réduits en poussières

le firmament se rétracte à la mesure de mes frontières
mais outre ma phalange
mon tympan
ma pupille
en mon fors je soupçonne une haleine
un frémissement
un regard sur les choses
que nul jamais ne possédera

tout cela me pousse à vivre
et regarder la mort sans masque
tout cela aussi
fait que tremble ma plume sur le papier fragile
de jour comme de nuit
à la lueur vacillante des soleils fantômes
et pour cela toujours
je marcherai
vers mon étoile insoupçonnable

•

détruire le souvenir
vivre dans l'aujourd'hui
être l'instant
se projeter dans le désir
mais tuer, occire la mémoire
cette fâcheuse
empoisonneuse du souffle

respirez donc ma peau
inspirez mon âme
dévorez mon passé comme un mets délectable
ainsi vous me délivrez
mes mains sont pour vos yeux
mes mots pour votre ventre
ma plume pour votre entre-forêt
j'ai si peur de la souffrance à venir...
vous perdre sans vous avoir possédée...
me perdrai-je avec vous...

vous posez un mot sur chacun de mes cheveux
un baiser sur chacun de mes ongles
votre souffle sur chacune de mes papilles
à vos caresses je deviens pelisse de pluie
sourir d'abeille devant la digitale
sous la lune encore tiède
je suis tressaillement du brin d'herbe
à votre battement d'ailes
lentement dérivent nos îles

je suis entre vos draps le serpent du premier jour
qui vous mordra la pointe de l'aréole
prenez garde à mon venin
il n'a point de remède
tel un lézard dans votre nuque il s'insinuera désormais
jusqu'en vos frémissements cachés
je me nourrirai de votre haleine citronnée
sur la couche de l'aube tranquille où vous m'avez
rejoint

•

crier... graver l'espoir dans la blancheur obscure
et proclamer par chaque fibre de son corps
l'instant à l'agonie
clamer aux quatre vents le cri de sa révolte
dans l'ineffable tourbillon des galaxies
en mots échevelés

crier... happer dans l'air l'essence des angoisses
et cracher dans le ciel son souffle orange feu
au-delà du miroir
marquer au fer rougi la chair des ouragans
tremper l'acier du verbe au flot d'une encre vive
dans les veines du temps

crier le nom du jour à la face des nuits
modeler de sa voix dans la glaise première
les traits de l'incréé
alors dans la lumière
je verrai votre visage
et saurai votre nom

•

les déserts de l'été ne sont plus
il n'est que d'ancolies dans les parterres délaissés
la soif est encore douce à la peau
le sable moite s'attache au souvenir des flots en
démission
porter sur le sentier des longues marches la besace des
envies
les désirs seront à l'arrivée
intègres
comme la tasse de chocolat fumant
pour la lèvre désireuse
surtout ne pas les boire
goulûment
sans patience
seulement les offrir aux sens
les mener à l'éveil lentement
et susciter le miracle de la multiplication
l'aéroplane s'incline
et le monde à nos yeux retrouve sa grandeur véritable
les orgues sont taris, mon fils
les orgues sont taris...
il n'est plus que le vent, les tornades, le sable
dans la vallée meurtrie, un souvenir subsiste
il se nomme rivière, cascade, torrent
il se prénomme fruit, fleur, délice...
ton ombre plane encore, oiseau des fulgurances
dérobant aux espaces lapidés leur ultime soleil
et ce chant...
l'entends-tu, mon fils, le chant de liberté...
n'est-il que dans mes songes...
rappelle-toi... les cris d'alors, sous les remparts,

piétinaient mon poitrail comme quadriges impatients
les murailles rendues et les râles éteints
les corbeaux accomplirent tantôt leur ouvrage...
ah ! les orgues sont taris, mon fils
les orgues sont taris...
te souvient-il des lèvres douces
des lianes, des roseaux
et des plages lascives...
et sais-tu bien encor la senteur de la source...
nulle lune jamais ne s'y mirera plus
aucun écho ne reviendra d'outre-frayeur se coucher
auprès d'elle
non... le miroir est brisé
le fil est rompu
reprends ta danse, mon enfant
tes litanies et tes incantations
martèle sans merci l'écorce des tambours
que résonne la Terre et tremblent les rochers
car les orgues sont taris, mon fils
les orgues sont taris...
dans ce pays blessé où chaque pierre est un sépulcre
remuer ciel et boue... y découvrir l'étoile...
renvoyer dos à dos le soleil et la lune
monter dans la Cité chevauchant une ânesse
reconquérir le trône en haut du Golgotha
du monarque perdu restaurer le royaume
conter à ses enfants le mythe délétère...
sur cette terre, ainsi vont les croyances
et le Malin s'obstine à gouverner

•

ô douleur...
ô souffrance...
ô triste lassitude...
d'aimer l'inaccessible
d'attendre l'impalpable
d'espérer la venue de l'éternel absent
de mener son vaisseau vers de vaines chimères
de ruiner des empires pour acquérir l'impossible

inutile martyr et stérile chagrin
alors que le soleil inonde le jardin
ignorés les sourires enchanteurs
détachés aux rebuts les regards tendres et tentateurs

retournés à l'auteur les discours de reproche
vous ne serez plus celles que vous croyiez
le terme est clos des errements noctambules
clamer un vœu pour chaque instant saisi par le regard

sans compter dans le sablier les grains innombrables
seulement boire l'image du temps qui s'écoule
voilà qui me fera marcher

•

ACHEVÉ D'IMPRIMER
À CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR LES PRESSES DE MA CAVE
À L'ÉTÉ MCMXCV

